

PETIT-PIERRE ou LE BON CULTIVATEUR.

PETIT-PIERRE DEVENU GRAND.

I. LA FENAISON A FONTANES.

(Suite.)

Un bon vieillard en cheveux blancs, piqua le premier son râteau dans le gazon et s'achemina vers le goûter. Une belle jeune fille de dix-huit ans, très-propre, mais très-simple dans sa toilette rustique, le suivit en disant aux autres de venir ; et la bande toute entière se rapprocha lentement près d'eux de l'endroit abrité par d'épais ombrages, où la nappe était mise par terre. On s'assit ; la servante tailla dans la tourte de longues tranches de pain pour tous ; versa pour tous une écuelle de lait, où chacun s'empressa d'émietter son pain bis ; et l'on se mit consciencieusement à l'ouvrage.

En ce moment revenait au pré, ramenant son char vide, un jeune valet à la figure franche et fine, aux bras musculeux, à la taille souple et bien prise ; un brave garçon d'une vingtaine d'années, mais pas grand cependant ; et à qui, dès le premier aspect, on eût donné plutôt seize ans que vingt. Ce nouvel arrivant, c'était Petit-Pierre, notre ami Petit-Pierre, que vous avez sans doute reconnu, comme vous avez reconnu peut-être le père Martin à ses cheveux blancs, et Jeannette à sa propreté ainsi qu'à sa bonne grâce.

II DES TAUREAUX COMME ON N'EN VOIT GUÈRE

Petit-Pierre, depuis l'époque où nous l'avons laissé, n'avait pas quitté la ferme ; et depuis cinq ans déjà, il servait à son vieux maître de premier domestique, de suppléant et d'ami. Petit-Pierre, de l'aveu de tout le pays, était devenu le meilleur cultivateur du canton ; toujours adroit, toujours habile ; mais en outre, de plus en plus instruit, de plus en plus expert dans les choses de son état.

Par exemple, en choisissant en vrai connaisseur les bestiaux achetés, en gardant pour l'élevé les plus vigoureux et les mieux conformés, en faisant revendre au plus vite ceux auxquels il trouvait des défauts graves, il avait créé pour son maître une race de choix qu'on venait voir de bien loin à la ronde. En ce moment, pour rentrer les foin, il avait lié deux taureaux presque indomptés, d'une taille, d'une force et d'une beauté rares. Ces superbes animaux, que tout aurait eu peine à conduire, même sur une grande route, lui obéissaient, à lui, au premier mot ; passant à sa suite, avec une docilité sans égale, dans les plus mauvais chemins et par la brèche faite dans le mur de la prairie enclose.

Petit-Pierre détela ses bêtes sans leur ôter le joug ; mit une brassée d'herbe odorante à leur portée, et vint à son tour prendre place au commun repas. Les taureaux impatients piétinaient par instants le sol en courbant leur cou et laissant tomber leur fanon jusqu'à terre ; ils mugissaient, ils piaffaient, leur œil tors était plein d'une colère superbe ; mais un mot de Petit-Pierre les apaisait aussitôt ; et Petit-Pierre était fier de leur docilité.

« Tenez, père Martin, disait maître Petit-Pierre, si ces taureaux n'ont pas le prix au concours de la Saint-Michel, le 30 Septembre prochain, au Puy, il faudra qu'il y ait alors des animaux bien extraordinaires. Rien à reprendre à des taureaux comme ceux-là ; pure race du Mezenc, la vraie race du pays, malheureusement trop peu connue ; le mufle rose, le poil froment

d'une seule nuance, et enfin comme un ruban de soie ; un cou magnifique, voyez ce cou. Je sais bien que pour la boucherie, il y a des amateurs qui trouveront que c'est même trop d'encolure ; mais pour le travail, aussi, quelle force ! il nous faut du travail d'abord à nous.

« Des vaches laitières et de bons bœufs de labour, voilà notre affaire avant tout. Sans doute, il est bon, en outre, d'avoir de la viande ; mais c'est à de plus riches que nous à faire de la viande avec des bestiaux sans travail et sans lait. J'ai vu l'an dernier des taureaux qui venaient d'Angleterre, à ce qu'on assurait, et qui passaient au Puy pour se rendre au concours régional de Mende. Les gens ne se lassaient pas d'admirer ces taureaux qui étaient vraiment fort gros et fort gras, un peu trop gras, sans doute, pour ce qu'ils auraient à faire s'ils travaillaient, s'ils faisaient leur métier. Eh bien ! chacun son goût ; pour notre usage, j'aime autant les miens. Après tout il y a du bétail pour les bourgeois, et il y en a pour les paysans. Améliorons le nôtre et gardons-le. Admirons, si l'on veut, celui des bourgeois ; mais laissons-le chez eux.

« Voyez-moi ces taureaux ; comme c'est moulé ! quel garrot ! quelle poitrine profonde ! quelles larges épaules ! cela peut travailler au moins ; des jambes de fer, des aplombs à porter un château. C'est fort comme la tempête et doux comme des agneaux.

« Ah ! Gaillard ! ah ! Froment ! tranquilles donc ! restez tranquilles ! Tenez ! rien que de leur dire leur nom, voilà qu'ils ne bougent pas plus que des bœufs de quinze ans. . . il y a vraiment orgueil et plaisir à mener des animaux de cette qualité ! »

Tout en parlant de la sorte, Petit-Pierre, arrivé le dernier, avait fini le premier de goûter ; il se levait, et tout le monde après lui. Chacun prenait son râteau ou sa fourche ; la servante montait sur le char ; Petit-Pierre lui jetait à bras en commençant, et bientôt avec le fourchon, d'énormes brassées de foin. Voilà le char fini. Petit-Pierre encordait vigoureusement ; attelait de nouveau et partait en disant aux faneurs d'avoir soin de bien ramasser tous les débris de foin épars encore dans la prairie, d'en faire un ou deux faix et de les rapporter.

« Cette besogne est terminée, dit le père Martin, très-satisfait de savoir tout son foin à l'abri. L'orage peut venir, pour cette année le fourrage est sauvé.

— Ne parlez pas d'orage, père Martin, dit l'Petit-Pierre. Pas plus tard que demain il faut mettre la faucille dans les seigles. La récolte des petites terres est mûre ; s'il venait du vent, on en perdrait la moitié. A la moisson demain, vous autres ! D'ici à quelque temps encore il ne s'agira pas de se reposer. »

III. DES MOISSONS COMME ON N'EN VOIT PAS.— LES SECRETS DE PETIT-PIERRE.

« Quand la moisson est prête, avait dit Petit-Pierre, la veille au soir au père Martin, c'est une imprudence et un mauvais calcul que d'y épargner les bras. La grêle, le mauvais temps, les chaleurs excessives, il faut craindre tous les dangers. Rien à gagner en retardant ce qui peut se faire tout de suite. D'ailleurs, pour la dépense, vingt hommes pendant trois jours ou dix hommes pendant six jours, c'est la même chose. Le seigle est bien mûr ; si vous prenez, demain matin jeudi, une bande suffisante, nos seigles seront rasés samedi ; et dimanche il y en aura une partie de rentrée, une partie en meules ; tout le reste sera lié.

— A ton idée, mon garçon, à ton idée, » fit le père Martin, qui savait bien n'avoir mieux à faire que de donner à Petit-Pierre toute liberté d'agir à sa guise.

Le jeudi, avant l'aube, Petit-Pierre était donc au Puy pour prendre son monde. Il ne s'arrêtait ni aux hommes qui lui commandaient quinze sous (soixante-quinze centimes), ni aux hommes